

la lettre de Colomb imprimée en espagnol est sortie des presses de Ungut et Stanislas, de Séville, alors que les caractères typographiques et le filigrane de cette plaquette *absque nota* ne ressemblent en quoi que ce soit à ceux qu'employèrent jamais ces imprimeurs ; mais avec un appareil de raisonnements qu'il faut avoir vu de ses yeux pour y croire¹ ; faire du voyageur-géographe Alessandro Zorzi un ambassadeur vénitien, connu exclusivement à Séville (II, 689) ; fixer la mort de Christophe Colomb au 20 mai 1506 (II, 613, 616), parce qu'il mourut le jour de l'Ascension, qui justement tomba cette année-là le 21 ; découvrir et répéter (I, 19) que le beau-frère de l'Amiral, appelé jusqu'ici dans les documents Giacomo Bavarello, se nommait Santiago, ce qui est assurément le prénom du charcutier génois le plus bizarre qui se puisse voir ; donner de travers le blason plus ou moins authentique de Colomb (I, 193, 514) ; exclure avec la plus noire ingratitudo (I, p. LXIX) M. Roselly de Lorgues des historiens sérieux de l'Amiral, tout en représentant le vénérable écrivain sous les traits du cardinal Donnet, soutane, grand cordon de la Légion d'honneur et le reste (I, pp. LXXI, LXXXIII)² ; venir raconter (II, 752) que lorsqu'en 1795 les Espagnols déterrèrent d'un charnier de la cathédrale de Santo-Domingo le tibia anonyme précité, ils mirent la main sur les restes mortels de Christophe Colomb « avec autant de certitude que si aujourd'hui on exhumait le cercueil de Napoléon de la chapelle des Invalides » ; mettre « Alberto Toglieto (*vulgo* Uberto Foglieta), né seulement en 1518, parmi les contemporains de Christophe Colomb (I, 200) ; raconter dans les plus grands détails et de façon à nous tenir suspendu à ses lèvres (I, 102), les amours du célèbre marin avec Béatrice Enríquez, — comment à l'âge de cinquante et un ans il séduisit « dans l'aristocratique demeure (?) des Enríquez de Arana cette jeune fille (?) parée de tous les dons (?), qui à une extrême beauté (?) unissait une haute intelligence (?), un cœur aimant, passionné (?) plein de tendresse³, (il n'a pas dû s'ennuyer !) ». Nous eussions aussi vu notre historien si bien renseigné, commenter d'une voix émue un mauvais croquis de quelque dessinateur de la seconde moitié du xvi^e siècle pour une apothéose de Colomb, que ce dernier nonobstant aurait fait de sa main et modestement « envoyé lui-même à sa patrie⁴ » : — affirmation

1. Voir l'article *Qui a imprimé la première lettre de Colomb ?* dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1892, III.

2. Autre inconvénient du démarquage.

3. Tout, absolument tout ce que les documents nous avaient appris jusqu'ici sur Béatrice Enríquez, c'est que Christophe Colomb lui fit un enfant et, pour la consoler, 296 francs de rente. Nous ne serions pas fâchés de voir les documents sur lesquels le savant Andalous s'appuie pour tous ces intéressants détails.

4. *Cristobal Colón remitió a su patria el dibujo* (I, p. ci). Jai, à qui l'attribution est empruntée s'est contenté, pour l'envoi, d'un « probablement ». A notre sens ce croquis est un projet de fresque ou de tableau fait pour Ottavio Oderigo, doge de Gênes en 1566, et qui posséda le cartulaire de Colomb dans lequel il se trouvait placé.